

18, rue Mozart

Je suis assise square Spielplatz
à l'angle de la rue Mozart
me demandant
où le crime finit
et où il commence;
pendant que les enfants font des trous dans le bac à sable
et que le petit garçon de six mois
que je surveille, verse du sable
sur mes genoux.
Je ne peux m'imaginer
comment il est possible
qu'ici le crime commence.

Et pourtant,
il y a des maisons à Brême
que je ne peux considérer que maléfiques.

Et il y a ce rêve
qui ne me quitte pas -
Commençant gentiment une nuit
alors que je descendais l'escalier
à l'extérieur de la maison,
la main sur la barrière mouillée par la pluie -
c'est alors que je les vois:
Une foule internationale
tous habillés d'exquise façon en blanc et noir
de longs manteaux flottants noirs,
un éblouissement de cols blancs en lin
Leur présence rend le matin glacial
plus chaud, leurs vêtements
diffusent dans l'air
une odeur de café frais et de chocolat.
Ils marchent lentement, comme des touristes
qui ont beaucoup de temps,
Ils remontent la rue adjacente
en direction de la rue Mozart, dans ma direction
tandis que je me tiens près du portail.
Aucun mot n'est prononcé
mais ils me saluent tous et montrent
du doigt le numéro 18 de la maison.
Ils me saluent, les yeux
pleins de questions, il y a quelque chose
qu'ils veulent me demander, mais je ne peux pas deviner
ce que c'est. Aucun mot n'est prononcé
mais ils me fixent droit dans les yeux,
séparément
chacun avec ses propres questions,
chacun avec ses propres questions.

Je me souviens de tous leurs yeux, tous sombres,
sombres, mais chacun d'un sombre différent,
un champ de fleurs foncées
et des troncs d'arbre entièrement couverts
de centaines de papillons sombres...
C'est alors, que j'essaie d'abord,
de parler, de bouger,
de dire enfin " bonjour "

Mais, je ne peux pas.

Je continue à fixer leurs yeux calmes
clairs et reposés
comme si tous avaient passé une bonne nuit.
Et je pense combien il est étrange
debout ,près du portail, en les fixant,
qu'ils semblent me connaître
combien c'est étrange
qu'ils ne parlent pas
et pourquoi montrent-ils du doigt cette maison ?

18, rue Mozart. Est-ce important?
Est-ce que là où nous vivons, c'est important
ce qui s'est passé auparavant ?
Me demandé-je
pendant que les enfants font des trous dans le bac à sable
et que je surveille le garçon de six mois
qui verse du sable
sur mes genoux.

C'est une chose de savoir
ce qui s'est passé auparavant
et une toute autre de lire une liste
de noms, de rues, de maisons...
C'est une chose de savoir
ce qui s'est passé auparavant
et une toute autre de vivre ici aujourd'hui
et de trouver qui précisément a vécu ici
en 1937,1938...De parcourir
le "Bremer Adreßbuch" original, intégral avec les annonces,
et puis comparer avec les statistiques de 1983.
Qui fut arrêté, fusillé.
Qui fut envoyé à Minsk, qui s'échappa..

Par exemple, la famille Ries,
qui habitait au 25 de la rue Mozart,
Albert, Emma et leurs deux enfants,
Günther et Cäcilie, partit pour les Etats Unis
le 13 décembre 1938.
Leur maison n'existe plus.

Mais le numéro 18 demeure un mystère.
Theodor Gruja, tailleur pour dames,
vivait ici, sa boutique en haut.
Il y a cinq autres locataires
dans cette maison, listés en 1937.
La maison de 1854, où
je me sens si libre, avec ses plafonds de quatre mètres de haut,
ses hautes fenêtres partout laissant entrer la lumière.
L'endroit parfait pour un tailleur
dis-je à la propriétaire alors que nous étions assises sur le
balcon
essayant de deviner ce qui était arrivé à Theodor Gruja.
En prenant du café et des gâteaux secs, elle me parle
Des milliers d'aiguilles
qu'elle a trouvées partout sur les planchers,
des épingles et des aiguilles;
de sa femme juive
envoyée au loin en Amérique. Des milliers d'aiguilles

répète-t-elle, et des épingles piquées dans les murs.
C'était en 1975, dit-elle, quand elle a acheté
et restauré la maison, la sauvant de la démolition.
Des milliers d'aiguilles, et pas de toilettes, dit-elle,
montrant du doigt l'endroit dans le jardin
où s'étaient trouvées les toilettes extérieures.

Pourquoi, tant d'épingles piquées
dans les murs ?
Je vois des rivières d'aiguilles coulant
en chemins argentés d'une pièce à l'autre-
Qui jeta tout
sur le sol? Qui prit les machines à coudre ?
Qui prit les vêtements ? Je vois des rivières
pleines d'aiguilles, torrents humides frémissants,
et dans le miroitement de la lumière du soleil,
ce pourraient être de jeunes saumons éclos
que je regarde du haut d'une falaise,
des éperlans, cinglant traces argentées.

Nous sommes en avril maintenant
et l'énorme châtaignier aux branches retombantes
a des petites feuilles,
petites comme les mains d'un bébé de six mois.
Nous parlons de la femme juive du tailleur,
et je regarde l'arbre,
les jambes serrées d'angoisse,
sachant ce qui s'était joué ici toutes ces années avant-
comme si je pouvais l'en blâmer
ou lui poser des questions...
Maintenant, les jours rallongent:
avril, mai, juin, les feuilles du châtaignier s'élargissent,
et nos pièces sont baignées de tant de lumière,
que je ne peux m'arrêter de penser,
à Theodor Gruja, tailleur pour dames,
et à sa femme.

Poème en anglais traduit en français /Titre original Mozartstraße 18
Extrait de "Nothing is Black, Really Nothing" (Wehrhahn Verlag, Hannover, 1998)